

La mort de Vladimir

Une oraison funèbre

théâtre

Yves Robert



La mort de Vladimir

Une oraison funèbre

théâtre – texte à deux voix

Yves Robert

*ce texte est disponible sous forme de livre aux éditions des
Petites Lessiveries*

www.legrandgazometre.ch

IMPORTANT

TOUTE UTILISATION PRIVÉE OU PUBLIQUE DE CE TEXTE DOIT ÊTRE
AUTORISÉE PAR :

CARGO15
RUE DU MANÈGE 19
2300 LA CHAUX-DE-FONDS
WWW.CARGO15.CH

—
CE TEXTE EST DÉPOSÉ AUPRÈS DE LA

SOCIÉTÉ SUISSE DES AUTEURS

cette pièce de théâtre est à disposition gratuitement pour consultation

il est toutefois possible de soutenir les publications théâtre de Cargo15 par un don avec le bulletin de versement ci-dessous

CCP : **01-026396-9**
N° de référence : **13 62143 60000 00000 10000 10087**
Mention : **PEDPUB**

**Banque Raiffeisen Mont.
N'teloise
2400 Le Locle**

**Association Cargo15
Rue du Manège 19
2300 La Chaux-de-Fonds**

01-026396-9

**Banque Raiffeisen Mont.
N'teloise
2400 Le Locle**

**Association Cargo15
Rue du Manège 19
2300 La Chaux-de-Fonds**

01-026396-9

13 62143 60000 00000 10000 10087

136214360000000001000010087

042>136214360000000001000010087+ 010263969>

Prologue - L'Eternel Dieu

L'Eternel Dieu forma Vladimir de la
poussière de la terre.

Il souffla dans ses narines un
souffle de vie.

Et Vladimir devint une âme vivante.

Les Escaliers d'Odessa

Comme le veut la tradition.

Comme le veut la tradition.

Hou la la la Vladimir.

Oui, comme le veut.

Pauvre Vladimir, hou la la la.

Comme le veut la tradition.

Très secoué

Très secoué le pauvre Vladimir.

Et tout cela à cause du cinéma.

D'abord la guerre.

Attendez, le cinéma russe.

Non, non, non, pas russe,
soviétique.

Le cinéma soviétique, le bateau où
l'on mange mal et où l'on fouette
les marins, le bateau de guerre
large avec le gros ventre plein de
poudres et de canons, le bateau qui
revient de la guerre et les Japonais
qui ont été les plus forts.

Oui comme le veut la tradition.

Vladimir, hou la la.

Hou la la la, d'abord la danse.

Chut !

D'abord la tradition.

Hou la la, pauvre Vladimir.

Oui comme le veut la tradition.

Oui très *branque-balloté* le pauvre
Vladimir.

Toutes chamboulées les neurones
Ebouriffés les synapses.

Comme tremblée, comme l'image
avec le vieux projecteur.

Clac-clac-clac !

Hou la la la, quelle battue cérébrale
dans la tête de Vladimir.

Des œufs brouillés.

Et tout cela à cause du cinéma
soviétique et des escaliers, hou la

Le cuirassé Potemkine !
Voilà le nom du bateau.

Mais ce n'est pas le bateau
l'important.

Les escaliers.

D'abord il y a les soldats, en haut
qui descendent au pas, le fusil en
avant.

Une femme avec des lunettes
rondes, qui crie.

Les soldats, le fusil en avant qui
avancent.

La femme qui crie, elle montre
quelque chose.

On voit la poussette qui commence
à rouler.

Les soldats tirent.

L'immense escalier d'Odessa.

La femme meurt en criant.

La poussette roule.

La poussette saute, tressaute,
rebondit.

Maintenant elle a pris de la vitesse,
elle trépide, semble se démembrer
à chaque marche.

la.

Et du film.
De la sauce blanche.
De la marmelade.

Non, non, non, pas le bateau.

Ils sont blancs, comme des
fantômes.

En silence et en noir et blanc.

Comme des fantômes.

En silence toujours.

Un gros landau avec des
suspensions.

La femme reçoit une balle dans
l'œil.

Comme une piste de saut à ski.

En silence !

L'escalier d'Odessa.

L'immense escalier vertigineux.

Huit cent quarante-sept marches.

Elle vacille, elle se redresse,
continue sa descente.

Elle n'en est pas à la moitié.

Un abîme.

Dedans, le bébé.

Souri.

Elle est en bas, elle s'est arrêtée.

Dans la poussette, le bébé sourit.

Ce bébé, c'est Vladimir.

Ce qui explique bien des choses.

hou la, hou la la.

Au vent d'Ouest, le vent des
chimères.

Au vent d'Ouest, un vent houleux.

Le voyage en mer

La mer enfle et soulève le cargo
comme la respiration du buffle,
lente et sûre.

La mer gonfle son ventre et fait
rouler le navire morpion d'un côté à
l'autre du nombril.

La mer enfle encore, se roule en
tonneaux multicolores, love de
l'écume qu'elle recrache
brusquement auréolant la proue de
nuées.

La mer enfle encore et encore
jusqu'à toucher les nuages
suspendus trop bas, bien trop bas.

La cheminée du cargo s'y accroche,
y abandonne ses volutes noires de
charbon.

L'orage se charge de fumée, de
colère et de désespoir.

Il va éclater.

Mais personne n'y croit.

D'un bord à l'autre du bastingage,
les passagers vident leurs entrailles
dans l'eau de saumure, gémissent
en mille langues différentes,
s'éclaboussent indifférents.

Entassés et malades, ils
maudissent le monde entier.

Ils sont poussés par les révoltes et
les guerres, les misères, les
famines, les adultères, les fuites
sans courage, les créanciers aux
longs costumes noirs, la dérisoire
fiche de paie, la patate rabougrie au
milieu du champ vide.

Les voilà hypnotisés, attirés par
cette illusion d'Amérique si loin, si
loin.

Pologne, Russie, Bohême, Irlande,
Italie, Grèce et des rescapés
d'Arménie.

Ils brûlent comme du papier, se
brisent comme du verre, meurent

La vague est énorme.

Elle est plus haute que le dernier
des derniers nuages.

Lente et forte, par l'arrière, comme
un matou en chasse, un matou
obèse.

Tout le monde vacille.
C'est la fin.

Hou la la la.

Et sa mère qui court de la proue à la
poupe, échevelée, éperdue.

Qui peut gagner ?
La mer d'écumes ?
La mère de chair ?

La vague arrive la première, tout est
perdu.

Hou la la.

de peur, écluent croient-ils leurs
dernières vodkas.

Elle vient de l'arrière.

Une falaise ! ?
Ou un abîme ?

Une force lourde, basculant en
avant, roulant ses muscles,
étreignant du bout de sa griffe la
queue de la souris.

Hou la, hou la la.

Vladimir ne tremble pas, il est à
l'arrière, à la poupe, il rit, c'est un
enfant.

Il est le seul avec les tripes bien
accrochées.

Il est le seul à l'appétit intact, de
faim et de soif du monde, le seul qui
regarde vers l'arrière en riant.

Et la vague qui relève la course,
défie la mère de l'horizon à la
poupe.

Vladimir rit, il a vu.

Il se souvient d'un escalier bien plus
vertigineux.

Non !
Hou la !

Et la vague va briser l'esquif en
s'abattant sur lui.

Ils sont saisis, figés !

Maintenant le bateau vole, il vole droit devant !

En une vague, mille lieues, d'un coup, d'un seul rire.

L'aiguille du chameau.

Au vent de terre, un vent âcre.

Le bruit, ce n'est plus du bruit, c'est un roulement, le galop d'une charge de cosaque dans les rues de Moscou, le crépitement des mitrailleuses fauchant les sacrifiés de Nivelles, les pas de l'oie qui s'entraîne dans les arrière-cours, le pas des chômeurs à la soupe.

Mais personne n'entend ces bruits-là, ils sont trop sourds, trop bas.

Et Vladimir qui rit.

La vague s'abat trop tôt, elle a échoué.

Elle rebondit et soulève le cargo, le tire hors de l'eau et le charge sur sa crête, un instant instable, il vacille, hoquette, puis il se penche en avant et trouve le divin équilibre.

Le silence est céleste, il y a juste un léger bruit du cristal sur le sommet de la vague.

Des remous blanchâtres entourent le cargo comme les déchirements d'un nuage immense.

Les femmes à genoux prient, les hommes debout, longs et droits, minces et osseux tiennent au bout de leurs mains leurs casquettes, comme des coquilles et Vladimir explose de rire, à tue-tête, à gorge déployée.

Et voilà déjà Eliss Island.

La porte des émigrés.

Au vent de terre, le vent qui emporte.

La grande faim

Elle vous confie un ver luisant, le dépose dans votre regard d'affamé et le rend fureteur.

Dix mille hommes, un emploi !
Une course sans fin.
Dix mille hommes, un pain.
Dix mille loups.

Vladimir a le ventre creux, si creux que c'est un cratère avec les côtes comme des éperons au-dessus du vide.

La faim mange Vladimir de l'intérieur, il se vide, devient transparent.

C'est un chemin, une initiation avec beaucoup de mystères, des questions sans réponse, des ponts sans rivière, des fleuves sans gué.

Hou la la.
Pauvre Vladimir.

La grande faim c'est cette petite pince qui vous tenaille l'esprit.

C'est cette étincelle qui fait peur aux riches, les rend suspicieux et avarés.

C'est cette étincelle qui lève le vent de pierre dans le cœur des hommes.

Qui est le plus dur ?
Celui qui vole le morceau de pain ou celui qui le possède ?
Et qui est le plus indécent ?

Un enfant qui a faim, cela change de couleur, du rose au gris, comme la lave d'une éruption, c'est vivant, lumineux, puis cela se fige anthracite, coupant, cassant, mort.

Puis un jour peut-être, il se cassera, mais pas tout de suite, il faut attendre longtemps.

Bref c'est long.
Hou la, hou la la.

La maison c'est...

Il n'y a pas de maison.

La maison c'est la rue, le chemin, la route, c'est là-bas derrière la colline où le lait coule des arbres, où les gens sont si gras qu'ils sont bienveillants et accueillants.

Alors il faut y aller, suivre la grande transhumance vers l'Ouest, mettre son pied dans le pas de celui qui vous précède, rejoindre la colonne des fourmis qui vont au paradis.

S'accrocher au vent et à la pluie sur des ponts à découvert.

Trouver ce pays de miel, d'abondance.

Ce point de mire dans les regards affamés, ce pays où les vaches sont grandes comme des tracteurs, les fruits plus sucrés que le sucre des gâteaux de Noël, où chacun possède sa maison, chacun dispose d'un travail honnête, où les familles ont leur médecin.

Le leur.

Leur médecin de famille qui sait tout de leurs petites et grandes maladies.

Ce pays où les familles ont un passé et un avenir.

Ce pays a une odeur, la vanille.

Ce pays porte un nom, la Californie.

Ce nom est un mensonge.

Mais personne ne le sait encore.

Mendier, implorer une place sur le camion Ford trop surchargé d'une famille déjà trop nombreuse.

S'accrocher au regard d'un homme indifférent, caché sous le rebord d'un chapeau large et sombre.

Il faut s'accrocher jusqu'à ce qu'il cède son bout de pain, juste pour avoir la paix, pour effacer le visage du suppliant.

La Californie.

Dans la nuit, autour d'un feu, on se raconte les aventures du vieux Suter.

Vladimir rêve.

Quand il la verra, il sera trop tard.

Quand il la verra, il sera trop tard.

Cela s'est passé une nuit.

Une nuit, c'est seulement au matin.
On s'est aperçu.

Une nuit le cœur s'est arrêté.

Vladimir ne l'a pas cru.

Ne ris pas de la mort de ta mère.

Et Vladimir de recommencer à rire.

Ce n'est plus un enfant...

L'aurore se lève.

Les aventures de son or.

Les flammèches montent sur le ciel
bleu obscur et Vladimir rêve.

Les traits de feu tracent des routes
secrètes vers des trésors enfouis
entre deux étoiles.

La Licorne et la Grande Ourse
montent la garde.

Mais pour l'instant hors de l'illusion,
il faut se battre, ruser, être soi-
même une astuce vivante.

Il ne voit pas l'extrême faiblesse de
sa mère.

Vladimir rêve.

Il ne voit pas sa faim.

Il ne voit pas son corps décharné.

Il ne voit pas les morts qui
marchent autour de lui.

Cela s'est passé un matin.

Un matin.

Un matin, sa mère était morte,
rongée de l'intérieur.

Un matin la faim a mangé le cœur.

Il a ri, rit aux éclats, rit sans fin, rit
de la mauvaise farce de la vie.

Elle n'est pas morte.

Elle a fondu comme une bougie,
c'est tout, comme une bougie.

Cet enfant est fou.

On s'écarte de lui.

Derrière son rire, le rire de Vladimir,
c'est la tristesse.

La lumière est maintenant jaune, le soleil en rasant les toiles réveille l'excitation du campement, tout remue, se charge pour rejoindre à nouveau le mouvement, la cohorte vers l'Ouest.

Un bateau l'attend, pour l'Europe.

L'aurore aux doigts de roses, la grande marionnettiste.

Vladimir, lui fait demi-tour, vers l'Est.

Le cirque de Vienne

Hou la la, longue est la traversée.

La pelle à charbon à la main, à nourrir la chaudière du charbonnier, à engraisser le ventre du feu, de s'essorer de toute sa sueur, de faire naître des muscles solides comme du roc, et de perdre le dernier reste d'enfance sur la couche moite d'un plus grand que soi.

Et puis Hambourg, une porte ouverte, une passerelle déserte, une chance.

Le saut à l'air libre, hors des fumerolles soufrées.

L'Allemagne est là devant lui, énorme, tapie, accroupie sur ses défaites, prête à se relever.

Vladimir prend le temps d'une respiration et pour la première fois lui vient sur les lèvres un petit rire ironique, ce rire qui masque la peur et défie le monde.

Vladimir alors se lance.

Hou, une ombre, lourde et terrible lui barre le chemin, la

Là !

Un bras gigantesque s'abat sur son épaule.

Hou la la la.

Il n'y a pas eu de vague cette fois-ci et la traversée a été longue.

Douvres, Calais, Rotterdam.

Des noms de ports, des noms de villes sans images, des noms inutiles à être enfermés dans la cale.

Il y a du brouillard. La ville est immense, déserte, inconnue.

Il y a du brouillard, la ville est immense, déserte, inconnue.

Dans le brouillard, hou la la,
Dans l'obscurité, il y a une ombre maudite.

Derrière l'ombre est attelée une roulotte, derrière la roulotte marchent les gens du cirque et devant tout cela, Norbert l'éléphant qui tire la roulotte et les casseroles et qui maintenant tient par sa trompe un nouvel ami.

Vladimir maintenant qui rit.
C'est devenu une habitude en cette nuit.

Le cirque vient de Kiel et va à Vienne.

Le dernier cirque juif d'Allemagne.
Ils sont tous juifs de mère en fils.
Il faut être fou, ils sont fous à lier à traverser le pays Aryen ainsi, au rythme du pas *pachidermique*, traverser l'Allemagne dans sa plus grande longueur, de haut en bas, de la Baltique à l'enfer.

Il faut atteindre Vienne, fendre l'Allemagne nauséabonde de peste brune, l'écarter comme des murailles d'eau, il faut rejoindre un autre rivage, une cachette par-delà les joncs du Danube.

Joshua, torse nu et culotte de pyjama strié, qui porte cinq fois son poids.

Elle lui apprend tout
L'orchestre, C'est Samuel, tout seul et son violon, un Stradivarius.

Rachel qui lit l'avenir.

Hou la la !

Comme une trompe démesurée,
deux yeux au-dessus.

Vladimir !

Et l'éléphant Norbert qui aime ce rire ne lâche plus son nouvel ami Vladimir.

L'éléphant emporte Vladimir avec lui.

Et comme l'éléphant ne le lâche pas, on donne à Vladimir un veston rouge avec des boutons dorés, un magnifique veston de fanfare.

Il y a les bras d'Elsa, l'écuyère.

Comment se dresser, sûr de soi.

Que personne ne veut croire, que
tous appellent en se moquant
Cassandra...

Amir, le dresseur d'éléphant.

Il a un immense chapeau noir,
comme la couronne d'un arbre
séculaire et paraît être le chef.

Ils avancent au milieu des vitrines
brisées.

Ils avancent sans voir les ombres
fuyantes, des ombres serrant contre
elles de pauvres valises en carton.

Ils traversent le feu sans se brûler,
marchent sur les reliures à demi
consumées d'une multitude de
livres.

Ils marchent à l'aube, pieds nus,
sans se couper sur les éclats
tranchants d'un lustre de cristal
fracassé.

Ne pas poser son pied dans la
tache de sang caillé.

Ne pas poser son regard sur la
captive qui attend le train, de peur
que ce regard ne vous entraîne
avec elle.

Ne pas tendre la main à celui qui se
noie au milieu de la foule.

Comment monter.

Trente six positions et plus.

La chandelle.

L'épissoire.

La caracole.

La douceur d'une caresse sur le
bras, à rebrousse poil.

Là en haut de la nuque, quand on
masse avec le pouce, on se détend
comme une chatte endormie.

Savoir s'arrêter là où c'est humide
et chaud, y goûter le temps qui
passe.

Retrouver la force et l'espérance
dans le regard de l'autre, dans la
douceur de l'autre et poser sa tête
sur son épaule.

Cette pression de la main qui est
toute tendresse.

Fermer les yeux, en confiance sur le bruit des pas de l'autre venant en son dos.

Jusqu'à Nuremberg.

La justiciouse Nuremberg.

Pour la première fois, après des jours et des jours, un fonctionnaire par la fenêtre regarde l'éléphant.

Il rajuste ses lunettes, un pince-nez, surpris.

Plus loin la roulotte brûlait, une flamme bien droite et claire.

Ils les ont tous jetés les uns après les autres dans le torchis de la roulotte et pas un seul n'a reculé.

Pas le Stradivarius.

Pas le Stradivarius.

Et un soldat, un gros soldat, plus gros que Norbert, plus gros que le plus gros des Zeppelins a ri en disant que c'était bien la première fois qu'il brûlait un Stradivarius.

Ils ne l'ont pas pris.

La fanfare de Nuremberg porte un magnifique costume rouge avec des boutons dorés.

Jusqu'à Nuremberg...

Ils ont abattu Norbert avec des petites mitraillettes.

Il a fallu des centaines de coups pour venir à bout de l'animal.

L'éléphant tournait sur place comme sous l'effet de mauvaises piqûres au milieu de ces claquements, qu'il prenait pour des applaudissements.

Norbert a fait une dernière révérence.

Samuel, tenant son violon serré contre lui répétait :

Ils l'ont jeté dans le feu.

Et Vladimir ?

La fanfare de Nuremberg, par les dimanches de beau temps, défile dans les rues et joue Carl Orff avec fracas.

Ce jour-là, cette fanfare compta un

Il regardait le bout de ses pieds et ne jouait d'aucun instrument, mais marchait si bien au pas.

Au vent d'Allemagne, un vent de nuit.

musicien de plus dans ses rangs.

Au vent d'Allemagne, le vent brouillard.

Paris

La douleur.

Hou la la.

Hou la la.

Hou la la.

Oui.

Au matin le manutentionnaire a refermé la boîte, machinalement avec des clous et sans regarder dedans.

Il y a beaucoup de bruit.

La caisse est déplacée à plusieurs reprises, puis elle ne bouge plus.

Vladimir perçoit un ronflement, un bourdonnement qui va en

Hou la la.

La douleur.

Il a eu assez de douleur comme ça Vladimir ?

Non ?

Il a droit à un peu de chance Vladimir ?

Non ?

Il s'est caché dans un hangar, dans une caisse, une caisse pleine de porcelaines et de paille pour protéger la porcelaine.

Alors il a vidé la caisse, il y avait des théières, des tasses, des sucriers et des pots à lait.

Il a tout caché puis il s'est couché dans la paille.

Il a beaucoup pleuré.

Puis il s'est endormi.

Vladimir voit furtivement un géant, un dieu scandinave roux et barbu, le marteau à la main surgir au-dessus de l'ouverture de la caisse.

Les coups s'abattent et fixent le couvercle.

Vladimir est enfoui sous la paille et maintenant il fait tout noir.

s'amplifiant.

Il y a quelques tressautements, puis des oscillements lents, comme sur un bateau.

La destination c'est le Bourget.

Paris.

Vent latéral fort.

Voilà l'avion qui est subitement roulé sur le flanc, qui touche et casse son aile, il se plie en deux et perd toute sa cargaison.

Des caisses avec de la porcelaine d'Allemagne.

Les boîtes en bois roulent et rebondissent sur l'herbe comme les dés du jeu de poker géant.

Le voilà mansardé deux pièces sous les toits avec le dimanche de congé et quelques sous pour un petit blanc au bout du zinc.

Vladimir fait son premier voyage en aéroplane.

Mais il ne le sait pas.

Bien trop fort le vent pour le pauvre avion Breguet qui cahote de turbulences en turbulences.

A l'intérieur, Vladimir ne comprend pas ce qui se passe.

Un rai de lumière soudain perce la carapace de planches avant qu'elle n'éclate en mille morceaux d'échardes et d'esquilles.

Il est expulsé de la boîte comme un diable rouge.

Quand il retombe au sol, le voilà promu garçon d'ascenseur dans un grand magasin.

La Samaritaine.

Le voilà Java le samedi soir, son veston rouge devient très à la mode.

C'est fou le nombre de nouveaux garçons d'ascenseurs qui surgissent le samedi soir au bal, c'est fou comme ils parlent tous le russe.

C'est fou ce que Vladimir fait flamber la vie, dévoile un nouveau

rire clair qui monte aux étoiles
comme éjecté des voltes et
tourbillons.

C'est fou, il parle russe, anglais,
allemand, yiddish et enfin
l'espagnol qu'il baragouine, qu'il
apprend.

Il apprend la brigade internationale.

Il apprend que l'on peut être l'os qui
casse les dents des assassins
d'éléphants, des incendiaires de
livres et de Parlement.

Il apprend vite, si vite que c'est un
tournis incessant de questions, de
théories, de débats rougeoyants
avec des anarchistes noirs et des
libertaires lumineux.

Il apprend les vins et les fromages,
les viandes rôties, marinées,
étouffées, les poissons de la mer,
de la rivière, des lacs et de l'étang.

Il apprend l'amitié et la fraternité
sincère, ces qualités que le vin
libère.

Ces qualités des soirs un peu trop
chauds où l'on se couche sur les
toits à regarder droit dans les
astres, à regarder droit dans le
silence, heureux d'être ensemble.

Ensemble et solidaire, de si beaux
mots.

Il apprend le concert de violon,
l'émotion de la musique faisant
renaître la nostalgie acidulée de
Samuel.

Le plaisir uniquement de frémir,
d'onduler sur la vibration d'un
quatuor ou la voix pure, la mélodie
d'une promenade sous les jasmins
blancs dans le jardin du printemps.

La musique, une invention du diable
pour ridiculiser Dieu.

Avec son veston rouge aux boutons
dorés, il est devenu garçon
d'ascenseur.

Vladimir rêve, Vladimir rit entre les
étages.

Bientôt il sait l'Espagnol, bientôt il
prendra son congé.

**Au vent de mai, le vent des
premiers congés payés.**

**Au vent de mai, un vent qui mousse
de rayons.**

La photo de Capa

Le matador place sa lame à l'horizontale, bien sur son avant.

C'est un équilibre entre le ciel et la terre.

Tout dépend de lui.

La bête est sur lui, la lame s'abat, le corps de l'homme pivote.

C'est fini.

Si cela est bien fait, il n'y a pas d'agonie, juste une fulgurance avec un œil qui s'é gare, qui s'éteint.

Vladimir est si calme.

Il presse la gâchette.

Il y a un claquement.

Et le corps de l'homme pivote, c'est fini.

Si cela est bien fait, il n'y a pas d'agonie, juste une fulgurance avec un œil qui s'é gare et qui s'éteint à tout jamais.

Vladimir est l'un d'eux, il les a rejoints de son plein gré.

Il les a rejoints parce que

Dans l'arène, il y a un moment où le temps s'immobilise.

Le matador ne bouge plus.

Il est gelé dans la fournaise de la piste.

Il est devenu marbre ancré sur le sable.

Plus rien ne dépend de lui.

Seul compte l'instant où l'animal s'élancera.

L'homme apparaît dans le viseur, il se dévoile.

Crack

La guerre fait rage, les terres sont écrasées de soleil et pourtant des hommes courent, se broient, s'étripent avec une énergie sauvage.

quelquefois il faut être devant, être
sur le bord de la falaise et ne pas
sentir le vide, ne pas en avoir peur.

On se bat sur les plateaux, arbre
après arbre, fossé après fossé.

Vladimir porte sa veste rouge.

Elle le protège, elle est devenue
fétiche.

Il est un excellent tireur que l'on
balade sur le front afin de régler...

Les problèmes.

C'est un tireur d'élite itinérant.

Ils pratiquent leur besoin toujours
à deux, avec Pedro, son œil, son
éclaireur, un Espagnol à la vue
perçante, un Espagnol d'Alicante.

Pedro arrive le premier.

Il furète, rivalise de ruse, se cache
derrière les murets de pierres
blanches.

Il écoute ce simulacre d'abeille que
font les balles en fendant l'air et,
quand il sait la direction et la
distance, il fait un signe à Vladimir
pour que débute le rituel mortel.

Elle est devenue une spirale
fantasque, un entonnoir où tout le
monde se jette sans réfléchir.

Elle se déverse sur des plateaux
interminables, des successions de
collines arides et sèches comme du
papier.

Les voilà !

Il a rejoint les brigades.

Il défend une république dérisoire.

Il tue, comme ça, froidement, un
homme, à mille mètres ou plus.

Une image plate dans son viseur
qui s'écroule.

Alors il rit.

Mais ce n'est plus le rire joyeux de
Paris, c'est une horreur.

Ce jour-là, la bataille a pris le visage
de la Gorgone.

Comme un buvard, une compresse
qui se gorge du sang et de l'urine
des morts.

Vladimir et Pedro qui arpentent les fossés, enjambent les cadavres et les blessés.

Ils liquident de loin des officiers ennemis.

Ils se chargent à distance de soldats télégraphistes.

Des télégraphistes qu'ils accrochent suspendus aux arbres par les pieds, qu'ils accrochent emmêlés au fil du téléphone comme le moustique pris au fil de la toile.

Il faut faire vite, trop vite et parfois l'homme gigote par à-coups, se vide de sang et de sa vie, attire de ses soubresauts la mortelle araignée.

De ce combat dépend le sort de la guerre.

Plus loin, pour la première fois, des hommes et des femmes incrédules scrutent le ciel d'où vient une mort sifflante :

Le bombardement par avions.

C'est le progrès.

Devant Vladimir, un homme sans fusil court, s'accroupit, se redresse.

Il est hongrois, il fait la guerre à sa manière, en courant, en s'arrêtant, en regardant, en figeant l'instant, en figeant le temps, en arrêtant net l'image.

Il attrape le soldat mort en vol et le rend immortel.

Il a vu Vladimir et Pedro couchés dans le fossé avec lui, il s'est retourné, il a chargé son appareil et leur sourit, il va les photographier.

Un soldat passe au-dessus de Pedro et de Vladimir, en volant.

Le photographe relève son appareil.

Crack !

Clic.

Quand le soldat retombe, il est mort.

C'était une belle photo, non ?

La bataille continue.

La guerre finit mal.

Au vent de décembre, le vent des
grandes giboulées.

La bataille finit mal.

Vladimir retrouve des chemins de
fuite et d'exil.

Au vent de décembre, un vent sans
fin.

D-Day

Après l'Espagne, d'autres défaites,
d'autres horreurs et enfin, dans le
désert de Libye, dans les rues
glaciales de Stalingrad et au large
d'une île, à mi-chemin des mondes,
le fléau de la balance s'arrête, il
oscille un instant, incertain et
lentement inverse sa course,
remonte le cours du destin.

Vladimir est devenu un tueur.

Puis vient le jour, le D-Day.

Les fils de l'Amérique, des agneaux
incrédules.

La plupart malades du mal de mer,

Il y a de plus en plus de visages qui
s'effacent dans la lunette du fusil,
qui s'effondrent, se fondent à la
terre qu'ils rejoignent.

De nouveaux fantômes qui
s'ajoutent, s'empilent aux anciens
mais qui ne peuvent masquer
encore la figure d'Elsa.

Elsie.

L'écuyère.

Le cirque et la roulotte brûlant avec
la flamme toujours droite et claire,
le phare de la vengeance.

Vladimir fait la guerre comme on fait
une guerre éternelle, sans état
d'âme.

Il est si proche de son temps, il fait
des cauchemars secs, il se réveille
en sursaut sans transpiration et se
rendort comme s'il se réveillait dans
la réalité.

Tout est confondu, sans repère.

Cela a commencé la nuit, dans la
houle.

Les barges sont venues se ranger le
long des cargos, les hommes ont
embarqué.

C'est Picadilly Circus avec son
manège envoûtant.

malades de la peur, malades de la mort qui rôde sans fin en guettant les proies du matin.

Des soldats inexpérimentés, juste entraînés quelques mois sur les plages d'Irlande.

Les voilà qui voguent inexorablement vers la citadelle de l'Europe.

Tout commence par le roulement des canons de marine, c'est le 6 juin 1944.

Vladimir est incrédule.

Que s'est-il passé ce jour-là ?

Il s'est juste éveillé les pieds trempant dans une mer ensanglantée.

Autour de lui en silence des hommes hébétés se relevaient, émergeant du sable comme une multitude de statues, des images mouvantes, les calques incertains de la pauvre Niobé.

Des hommes, de boue, de glaire, vides à l'intérieur par tant de douleur.

Dont seuls les yeux, machinalement, pleuraient encore.

Les ombres noires et effilées des destroyers veillent sur les convois.

Dans son lit, un Premier ministre dit à sa femme avant de s'endormir que demain matin, au petit-déjeuner dix mille hommes seront déjà morts.

Et il s'endort.

Les premières barges s'échouent, les premiers morts s'affalent sur le sable encore jaune, en moins d'une heure le voilà écarlate.

C'est la grande commotion.

Il reste recroquevillé dans son veston rouge, derrière une défense d'acier.

Il reste le temps que tout s'atténue, que tout finisse.

Il a fait son deuil de la vengeance.

Au vent de la côte, le vent des
changements

Au vent de la côte, le vent suzerain.

Adrienne

Vladimir a pris la route de l'Allemagne à la recherche des cimetières d'éléphants, des numéros de clowns inachevés et des musiques éteintes.

Il a croisé les roulottes pleines de réfugiés.

Il a pénétré au cœur du monstre.

Il a vu Dresde aplatie par le feu du ciel.

De partout s'est amplifiée l'avalanche.

L'Allemagne est maintenant une table rase, plus rien ne barre l'horizon, plus rien ne cache le crime.

Il y a un camp au bout de ce matin-là, un camp dont il faut ouvrir les portes.

Adrienne, formée de la poussière de la terre.

Adrienne était une âme vivante.

La radio allemande avec une voix de vieille ferraille a annoncé la mort du Führer.

Une grande stupeur s'est abattue sur le pays.

C'est le 8 mai, on peut enfin percevoir le chant des oiseaux du printemps.

C'est le 8 mai, il n'y a plus la vibration du canon dans l'air, ce tremblement qui irise le lointain.

C'est le 8 mai et Vladimir est inquiet comme au matin d'une découverte attendue.

Le souffle de la vie dans ses narines.

Et les pleurs.

Elle ne savait plus le temps, elle avait perdu les heures, les minutes, les secondes dans un wagon

Vladimir aveuglé d'odeurs passait au milieu des déportés et semblait être lui, le déporté, le spectre, l'être irréel hors du monde.

Il ne savait pas s'il était bouleversé ou indifférent.

L'horreur quand elle est trop forte rejoint l'absence.

L'horreur est hors du temps, elle est éternelle ou fugace.

Et au bout d'une rangée, de visages hébétés, de lits nauséabonds.

Elle voit sa mort vêtue d'un veston rouge à boutons dorés.

Quelle ironie, elle se laisse prendre et s'endort.

Au vent du matin, le vent malin.

plombé traversant l'Allemagne, traversant le monde.

Adrienne ne savait plus grand-chose.

Tout s'était irrémédiablement fané à l'approche d'une mort certaine, à l'approche de la cheminée du four.

Les maladies avaient laminé son énergie, sa détermination.

Le temps l'avait marquée du sceau de la résignation.

Alors, elle ne pouvait entendre cet étrange silence qui régnait sur le camp ce matin-là.

Elle s'était roulée en boule sur son châlit, on la prendrait, on la battrait, on la brûlerait.

Les trois actes d'une pièce qui la laissait maintenant indifférente.

Au bout d'une rangée, de visages hébétés, de lits nauséabonds.

Il y a Adrienne.

Vladimir tient dans ses bras un cadavre vivant.

Et ce cadavre dort.

Au vent du matin, le vent des surprises.

Résurrection

Vladimir a emporté Adrienne au plus loin, au plus loin qu'il ait pu.

C'est une maison de pierre, isolée, avec une source devant et des arbrisseaux sur le côté.

La nuit on entend chanter les grenouilles.

Juden... Juden... Juden... Juden...
Juden... Juden...

C'est une maison de pierre avec des cris la nuit.

C'est une patience aussi longue que la Voie Lactée qui se déroule, un ruban sur les heures de la nuit blanche.

Mais Vladimir est la patience, une patience rocailleuse, luminescente, un sentier qui ramène au matin.

C'est une maison de pierre qui a son passé, ses histoires et sa vie.

C'est une colline de soleil, un écrin lumineux.

Il la dépose et elle se réveille.

La nuit, elle se dresse, crie, étouffe, panique, brûle.

Elle est écrasée sur le sol d'un wagon.

Contre son oreille résonne le rythme sourd des rails.

Elle ne sait pas si elle rêve, si c'est exact.

Elle se souvient d'un murmure.

Elle est perdue, elle est une petite fille dans le noir.

C'est une maison de pierre dont la porte s'ouvre sur l'intérieur et au début il fait sombre.

Mais quand les yeux se sont habitués, on y découvre la chaleur de l'âtre, les chaises et la table au bois rugueux.

Adrienne y retrouve des repères, les

Un jour sans raison, elle se serre
contre Vladimir.

Il n'y a rien de plus surprenant
qu'un homme qui pleure.

C'est un cadeau offert, il faut le
prendre.

Les voilà à nouveau vivants, parmi
les vivants.

Au loin à l'Orient, une luciole
enflamme l'horizon, Hiroshima.

Elle brille un instant d'un éclat
terrible, s'estompe et déjà on
l'oublie.

Au vent du hasard, le vent hésitant
Au vent du hasard, le vent du
départ.

signes secrets de l'espoir.

Elle a perdu sa maigreur, elle est
juste frêle.

Adrienne a de nouveau des
cheveux et cela lui paraît
incroyable.

Soudain il pleure, elle le regarde
étonnée.

C'est une tortue sans carapace,
c'est un cadeau fragile que le
ridicule peut briser en mille
morceaux.

Adrienne est restée surprise un
instant, puis, elle lui a séché les
yeux.

Elle a bu les larmes de Vladimir
comme on boit à une source les
jours de grandes chaleurs, par de
petits coups prévenants pour ne
pas troubler...

Il s'est laissé faire.

L'apaisement

Même s'il est encore trop tôt pour aller plus loin, ils se caressent du regard et de la paume, comme on pétrit la terre du modèle.

On attend le réveil sans impatience.
On attend le matin où s'effilochera la douce torpeur.

Le vent s'ébroue et dépose les premiers flocons de l'hiver sur les carreaux de l'entrée.

Les chemins se croisent et se décroisent.

Le vent tombe et se recroqueville dans un silence léger, ce n'est pas l'été.

C'est la fin de l'été avec ses orages déjà évaporés.

C'est le basculement dans l'automne, encore chaud, l'automne d'avant les fraîcheurs.

C'est l'automne à l'air sec.

L'atmosphère est enfin balayée des poussières, et le regard porte loin, on a donné des lunettes à Monsieur Turner.

On distingue maintenant la trame du lin dans les voilures d'un navire à quai.

L'apaisement est une grande fatigue mélancolique.

L'on dort éveillé, on est heureusement triste, ou plutôt on est tristement heureux.

C'est une maison de pierre.

Les chaises et la table sont en bois rugueux, une cafetière vide est posée dans l'âtre froid.

La porte est ouverte depuis plusieurs jours déjà.

L'Europe n'est plus qu'un décor de toile peinte, il est mité, cassé, brûlé.

C'est une ruine envahie par la foule

Les chemins se croisent et se décroisent...

Vladimir et Adrienne arrivent à Venise.

Au vent d'Orient, le vent d'opium.

des figurants.

Au vent d'Orient, le vent des sortilèges.

Le Leica

Vladimir ne voit de Venise qu'une boule de verre avec sa gondole à l'intérieur.

Il est pris dans les fils d'un vieux tisserand d'histoires.

Le vieil homme vagabonde sur les sentiers d'un récit de Roumanie, au temps des églises forteresses, au temps où les souris servaient le vin de messe, sonnaient les clochettes et vivaient en bonne intelligence avec les hommes.

La souris sort de la fumée poursuivie par la meute hurlante des Chrétiens. Vladimir s'enroule dans la folie, elle lui tient chaud. La souris est suspendue par les pieds à la branche d'un arbre décharné de Teruel, elle est un soldat télégraphiste. Il meurt. Sa capote retombe le long du corps, s'accroche à ses bras et s'ouvre par le vent comme une paire d'ailes noires. La chauve-souris ouvre les yeux, qu'elle a blancs comme le blanc de l'œuf. Elle pousse un hurlement, meurt une seconde fois et s'envole. Vladimir gratte le sol furieusement pour s'y cacher, puis pour retrouver la dernière cartouche qu'il se souvient avoir perdue, ici.

Quand on retourne ou agite le globe, il neige.

Vladimir l'écoute en regardant la boule qu'il retourne régulièrement d'un mouvement rapide, le geste et la neige sont devenus hypnotiques, il est absent et attentif à la fois.

Adrienne est désemparée, elle distingue la pipe d'opium.

Elle voit Vladimir battre des bras, écumer sa salive.

Elle le voit errer jusqu'à la chute et le sommeil.

Elle reviendra plus tard, le chercher.

Ou là. La chauve-souris télégraphiste arrive au-dessus de lui et étend ses deux oreilles d'éléphant, sa trompe le soulève. Vladimir rit et veut embrasser Norbert. Ils tombent, tous les deux vers la mer et croisent une roulotte en flammes qui les réchauffe. Vladimir appuie sa tête contre les seins tièdes d'une femme, il est un petit garçon dans les bras maternels. Il est heureux et veut d'un câlin submerger sa maman de tendresse. Il redresse la tête et découvre une figure sans visage...

Sans yeux. Sans bouche. Il ne se souvient plus du visage de sa mère. Le pont du cargo grouille de rats et de souris. Un petit garçon les regarde. Vladimir tremble. La souris est à nouveau suspendue par les pieds à la branche d'un arbre décharné de Teruel. Et tout recommence.

Cent fois.

Mille fois.

Ce paquet, c'est un rempart qu'il ne peut franchir, c'est la muraille de Troie.

Les dieux sont contre lui et il se retrouve acculé au camp de mer.

Il reste plus de dix heures immobile.

D'abord il tremble.

Puis ce sont des spasmes.

Il vomit.

Il dort.

Il se réveille.

Il a froid.

Vladimir est lessivé, il rampe.

Adrienne a posé un paquet en vieux papiers bruns entre Vladimir et l'opium.

Vladimir défait l'emballage du paquet et ouvre le chemin de l'évasion.

En sort un appareil photographique, un Leica.

Au vent de lagune, le vent des miracles.

Au vent de lagune, le vent de Marco Polo.

Désert

Les photos de Vladimir ne permettent pas l'indifférence, elles ont une vibration, une intimité offerte.

Un magazine de géographes américains remarqua les photographies de Vladimir.

On le sollicite pour un premier reportage.

C'est le premier reportage de Vladimir.

Dans sa cabine, Vladimir s'entraîne à la chimie des produits photographiques.

Mis en évidence par la lumière, les visages des hommes ou des femmes, du regard accordent leur part d'humanité en cadeau, en présent.

Pour dire :

Je suis un homme. Je suis un frère. Une sœur. Une compagne. Un compagnon.

Prenez mon image, mon regard, sa profondeur et n'oubliez pas que je suis un vivant comme vous.

N'oubliez surtout pas que c'est mon cadeau.

Adrienne est appuyée au bastingage du bateau vapeur.

Le navire vogue le long des côtes de la Tripolitaine.

Elle sent les effleurements tièdes de la brise du désert.

La fumée souligne le ciel d'un trait rectiligne et horizontal.

Quelque chose se réveille en elle avec la chaleur du vent, la certitude d'un bonheur.

Un bonheur, alors elle laisse aller son corps, inconsciemment, dans des poses amorties, à se courber comme l'herbe sous la brise en

Par les mélanges subtils et la projection de la lumière, le positif se révèle du négatif.

Les voilà seuls.

Ils ne sont pas perdus.

Ils marchent au hasard dans les pas de Théodore, relèvent au sextant leur position et se tardent de rencontrer enfin les hommes bleus.

Il dort contre elle, heureux, il dort sur sa patience.

À vrai dire il sourit plus qu'il ne dort.

Au vent de lune, le vent des ventres ronds.

attente du ressac.

Une image se construit, d'abord fade et délavée, attendant le renforcement des contrastes.

Elle se marque comme sous la force d'un burin.

Ils marchent au milieu d'un désert jaune.

De ces étreintes naît une fille au prénom de Méharée.

Au vent de lune, le vent qui lutine.

Tibesti

Le désert est un labyrinthe sans les murs.

Il y a Adrienne dont le ventre s'arrondit une nouvelle fois.

Le désert est un labyrinthe de pierre, une chaleur sans fin le jour et la morsure glaciale la nuit.

Vladimir et Adrienne tournent en rond, volontairement, comme surpris à chaque détour, à chaque fois que le regard frôle timidement un espace nouveau, une gorge escarpée ou une montagne élancée contre le ciel.

Ils connaissent le chemin de quelques puits et savent maintenant trouver les établissements où l'on vend le mil et le sel.

Dehors des enfants jouent, puis ramènent des chèvres de très loin.

Les hommes parlent, c'est bref.

Sans le fil d'Ariane.

Sans le Minotaure non plus.

Le désert est rempli d'hommes effacés, cachés dans l'obscurité des dunes.

Des vies secrètes, des traces de feu et des tentes balayées par le vide et son souffle.

C'est aussi des murailles infinies érodées par le vent, déplacées par la lenteur de l'obstination.

De brefs passages dans les villages côtiers les ravitaillent.

Ils s'asseyent dans la tente, prennent le thé brûlant avec l'homme et sa femme.

Quand le temps a bien pesé sur le temps et que le thé est presque fini.

Le prix est fixé à la satisfaction de l'équilibre, celui qui prend reçoit sa part de pauvreté et laisse celui qui

Vladimir, Adrienne et Méharée repartent avec du mil, du sel et des photographies.

Ils sont seuls.

Ils sont quatre au matin.

donne repartir avec plus qu'il ne croit.

Tous savent qu'il ne sert à rien d'assécher la rivière où abonde le poisson.

Un jour, à nouveau, le ventre est tellement arrondi. Le temps a tellement pesé. Le temps est là.

Ils sont trois penchés sur les cris d'Adrienne mariés à la nuit.

Aurore a vu le jour, la farceuse, dans le blanchissement de la nuit à l'instant où bascule l'ombre et s'ouvre l'horizon.

Les secrets de famille

La famille, car c'est une famille,
entre dans le temps des
bourrasques intimes.

La famille est un secret.

La famille est un secret.

La famille est un secret, tout ne doit
pas se dire.

Ce n'est pas de la prudence, ni du
mépris, c'est simplement un secret.

Ne nous portez pas rigueur, ce
mystère est si banal qu'il ne
concerne que les initiés.

Silence !

La famille est un secret de peines et
de connivences.

C'est un partage qui demande la
connaissance des gestes et des

D'abord, elle devient plus grande et
sort du désert sur la façade de
l'océan.

Des vagues, émerge Marine, un
bébé naïade avec des cheveux
collés comme les algues sur la
pierre de jetée.

Elle porte le dessin d'un crabe sur
l'épaule, elle gazouille à la manière
des grands migrants.

Espiègle elle rejoint ses sœurs du
sable formant la ronde du jeu.

Ensuite, cela paraît incroyable, vient
Prosper, Prosper le persévérant.

Prosper le persévérant, Prosper et
ses trois sœurs, Prosper le
bâisseur de tendresse qui sait voler
les instants du bonheur et les
partager.

Vous êtes les amis, certains furent
du secret.

Laissons leur les varicelles, les
mauvaises notes du carnet d'école,
les tricheries et même ce vol à
l'étalage d'un marché.

regards.

Il est des choses dont nous
pouvons parler.

Vingt ans sur le fil, gardant
l'aplomb, gardant noués les liens.

Il est des choses qui quittent le
domaine de l'intime et se partagent
entre amis

La maladie se confie aux amis.

Au vent de charogne, le vent des
os.

Ainsi nous garderons discrétion sur
ce monde que certains d'entre vous
connurent.

Vous êtes les amis et vous pourrez
vous rappeler en intimité quelques
cocasseries. Par exemple je me
souviens du jour...

La maladie.

Au vent de charogne, le vent des
balbuzards.

Solex

Dans quel ordre ?

Un type marche sur la lune.

Le vélomoteur Solex se vend à merveille.

Un pétrolier s'émousse sur les dents aiguisées des côtes de Bretagne.

Et dans quel ordre ?

Un type marche sur la lune.

Des enfants se paralysent à Minamata.

Un incident dans le golfe du Tonkin.

Des missiles à Cuba.

Oui, mais dans quel ordre ?

Un type marche sur la lune.

Une guerre de sept jours.

Un concert de chevelus.

Une crise du pétrole.

Voilà l'ordre.

D'abord une douleur en sourdine, le médecin et le contrôle de routine.

Enfin le cliché qui révèle la grosseur, près du cœur, une morsure de crabe.

Voilà l'ordre.

Les enfants ont grandi et se sont éparpillés sur quatre continents.

Adrienne n'a pas peur, Vladimir espère.

Un type marche sur la lune.

Mais ne la décroche pas.

Rémission ?

Ce nom est un poison !

Il donne l'espoir là où il n'y en a pas.

Voilà l'ordre.

L'opération, la chimie, les rayons.

Rémission.

Rémission.

Les cheveux c'est mieux.

Adrienne, elle est morte dans le désert.

Pouvait-elle mourir ailleurs ?

Au vent de la nuit, le vent des solitudes.

Ce nom donne du temps, pour solde de tout compte.

On parle des secrets, des échecs, on retrouve la caresse qui s'était cachée dans le temps passant.

On retrouve quelques cheveux, et c'est mieux.

On dit au revoir comme pour un voyage et tout le monde fait semblant d'y croire.

Au vent de la nuit, le vent du souvenir.

Deuil

Vladimir retrouve les routes du labyrinthe, il marche seul sur les sables de la solitude.

Il n'a pas de salut dans les étoiles, le ciel est vide et il lui reste suffisamment de tête pour ne pas accroire au subterfuge de l'illusion, au subterfuge de la foi.

Ceux qui partent...

Partent.

Cela est simple.

Ils sont du vent et même si on se plaît à ressentir un souffle, par instants, par un rêve, par désir.

Ils ne sont plus que du vent.

Un homme qui jadis lui échangea du mil et du sel, lui donnant plus qu'il ne prenait, l'attend pour le thé dans sa tente.

La tente est posée face à l'immensité.

Chaque matin, vacillante la lumière s'impose et domine.

Le thé attend Vladimir au sortir

Le poids qu'il porte se fait lourd, lui courbe l'échine, le presse vers la terre.

Il doit à Adrienne, un deuil d'homme, le passage sur l'abîme, la conjuration du vide par la volonté.

Cela est lourd et sans refuge.

Les enfants, les petits-enfants un instant réunis ont repris le chemin des quatre continents. Vladimir est dans le sevrage de la famille et le deuil de son amour.

Il lui offre encore plus, le silence et l'écoute.

La compassion n'est pas faite de mots, elle est bâtie sur le geste et le regard, elle est édifiée d'attention et de mesure.

d'une nuit sans sommeil.

Il s'assied à l'avant de la toile et
courbe la tête.

Au matin, la tente est vide, le
campement abandonné.

Vladimir retrouve le thé, brûlant, qui
attend.

Il n'y a plus traces de l'homme, il
n'y a plus personne, pas même les
chèvres.

Au vent du Fennec, le vent du
renard.

Cette nuit là, il dort, pour la
première fois.

Vladimir pleur, s'assèche.

Le deuil est fait, demeure le
souvenir.

Au vent du renard, le vent qui
mouche le nez.

Retour

Encore une fois, il quitte l'Afrique,
sur un cargo.

C'est une maison de pierre, isolée,
avec une source devant et des
arbres sur le côté, les arbres ont
poussé et dépassent le faite du toit,
la nuit on entend chanter les
grenouilles.

La maison de pierre devient exiguë,
Vladimir fait le tour des pièces,
époussette, range, classe, regarde
les albums de photographies, puis
passe l'aspirateur.

Après il tire la chaise devant la
cuisine et enfin joue au lézard.

Il lui tourne le dos avec nostalgie, le
vent tiède lui caresse la peau du
cou.

Il cherche dans le ciel la trace
rectiligne et horizontale de la fumée
d'un bateau vapeur.

Le monde est moderne, il n'y a plus
de bateau vapeur et la Tripolitaine
ne s'appelle plus la Tripolitaine.

Il y a très haut la griffure blanchâtre
des avions long-courrier.

Le monde est moderne.

Vladimir a tiré une chaise de bois
rugueux sur le devant de la cuisine,
en dehors.

Il s'y tient basculé légèrement en
arrière, les yeux clos, son visage
fripé, encore cuivré, tendu vers le
soleil.

Il est comme un lézard, il se
chauffe.

Vladimir ne dérange jamais ses
amis.

Il s'est installé dans l'indolence et
se surprend à rêver parfois de pipe
d'opium.

En fait s'il n'y fait attention, il
deviendra comme ces gros

poissons de l'étang, englués dans la fange, écumant de chaleur, l'œil éteint.

La maison de pierre s'immobilise.

Vladimir ne fait plus le tour des pièces.

Aux jours de grisailles, il laisse la chaise pourrir dans la bruine, il reste, bras ballants, dans la cuisine à lorgner par un carreau de la fenêtre en direction de l'étang.

Le voilà assis par terre, au milieu des débris de bois.

Il est temps de revoir le monde.

Au vent grenouille, le vent qui coasse.

Ce jour-là, un soleil timide l'appelle sur la chaise, titille le lézard.

Il s'y assied, bascule en arrière à demi, étale ses jambes, laisse tomber sa tête sur sa nuque, clos ses yeux et crack !

Patatras !

le meuble s'effondre sous lui.

Il se demande où il a bien pu ranger son Leica.

Au vent grenouille, le vent des bonds en avant.

Engagement

Vladimir longe les voies du Railways.

Clic.

On devine, dans le point de fuite de la photographie, l'entrée d'un tunnel.

Au premier plan la file des ouvriers du rail, ils portent des outils, ils marchent de dos, ils sont douze, ils s'avancent sur le côté droit.

À gauche, le treizième est arrêté, il fait face au photographe et regarde vers l'appareil.

Le tout est entouré de brume.

Vladimir se place au fond du réfectoire, de là il embrasse toute la salle.

Clic.

L'image est nette, cassante, cela est dû à la lumière crue des tubes néon.

Pris de côté, un homme en complet veston, brandit sa main, tenant un feuillet.

Assis aux tables les douze hommes en bleu de travail courbent la tête, fixent la pointe de leurs chaussures.

Le treizième, loin au fond, debout, appuyé contre une armoire regarde vers l'appareil.

British Rail Track, la compagnie des trains anglais devient une compagnie privée.

Vladimir attend devant les vestiaires.

Il est dehors.

Le temps est maussade.

Clic.

La prise de vue est floue.

Il y a six hommes en costume de ville, avec un sac de sport au bras qui sortent du bâtiment, le troisième

Vladimir est sur le ballast.
La voie serpente entre des collines
verdoyantes.
Clic.

Vladimir est dans le hangar de
réparation du matériel roulant.
Clic.

tient à la main la feuille du bureau
de chômage.

Sur le côté, sous la fenêtre, les six
autres en habit de travail fument en
silence, sans un regard pour les
partants.

Le treizième, dans l'encadrement
de la porte, esquisse un geste
d'adieu en même temps qu'il fixe
l'appareil.

La nouvelle compagnie réduit son
personnel.

La lumière est douce, cela doit être
un matin de mai ou de juin.

En contrebas, assez loin, sur la
route, sont parqués les véhicules de
secours.

Très loin, à droite, sur les rails, est
stoppé un train de marchandises.

En avant de l'image gisent des
outils fracassés, dans le fossé, il y a
six corps recouverts d'un plastique
blanc, au milieu, comme affairés,
passent rapidement des policiers.

Au centre, le treizième est assis,
étonné, tenant son casque à la
main, il semble impuissant, il
regarde vers l'appareil.

La compagnie privée enregistre ses
six premiers morts dû à la
négligence d'un contremaître.

Des raies de lumière sortent des
vitrages haut placés.

C'est un local industriel qui semble
construit avec les pièces de la Tour
Eiffel, un enchevêtrement de
poutrelles métalliques.

À l'une d'elles, le treizième est
pendu, il a une érection, ses yeux
sont révoltés.

Vladimir sait qu'il faut parfois être devant, ne pas craindre l'abîme, ne pas sentir le vide, ne pas en avoir peur.

Depuis l'Espagne, il sait le prix du combat.

Au vent des pendus, le vent de la semence.

La compagnie distribue ses premiers dividendes.

Le voilà de retour, avec ses vieux os.

Au vent des pendus, un vent mandragore.

Gênes

Vladimir déambule sur les facettes du globe, le Leica en fidèle compagnon.

Chacune des images qu'il compose, fait mouche.

Elles ne sont pas les images plates dans le vieux viseur du fusil, elles sont des commotions noires et blanches avec une intensité bouleversante, avec surtout, une rondeur, la rondeur de la vie.

Pépé Vladimir, Pépé Vlad, Pépé le rouge !

Rapport à son costume de fanfare aux boutons dorés.

Vladimir dresse les portraits magnifiques des arpenteurs du chemin de la déraison et de l'utopie, les découvreurs d'autres possibles.

Il côtoie, dans les manifestations du monde, mille enragés qui se fixent sur la pellicule, s'y accrochent toutes griffes dehors.

Le Leica, furtif, complice, saisit les visages, saisit les tensions, saisit la révolte.

Le Leica devient populaire et Vladimir sait parfois, souvent même, plus souvent qu'il ne le croit lier la parole et la confiance.

Il devient un ami fugace que l'on croise au détour de quelque banderole .

Et pour ses tout nouveaux amis c'est maintenant devenu :

Le voilà à Gênes, c'est un grand jour.

Il porte toujours son vieux veston rouge.

Sa crinière blanche flamboie sous le soleil, sa crinière, c'est une oriflamme éclatant parmi les autres

Les autres têtes, comment savoir.

Dix mille ?

Cent mille ?

Cinq cent mille ?

Un million ?

Vladimir, pépé Vladimir est au milieu
des gugusses d'A.T.T.A.C.

Et il y en a des paroles, elles
s'élèvent en chant, elles houspillent
joyeusement ces écumeurs de
monde, ces huit farfadets qui se
croient géants parce que l'on a mis
un G devant leur nombre.

Elles les houspillent comme on
gronde les petits enfants capricieux
qui cassent leurs jouets, par dépit,
par rage, par égoïsme.

Et les mondes uniques, ça
l'emmerde !

têtes.

Une multitude, simplement une
multitude.

Et quelle forme il a, pépé Vlad, c'est
une tempête, un lion.

Aidé de sa canne, il s'engouffre
dans les rangs, parcourt les lignes,
attrape l'instant, gèle le geste et la
parole.

Il est là aussi, Pépé Vlad, de plus en
plus là.

Simplement parce que des gamins
sortis tout droit des meilleures
universités veulent faire ce que les
dictateurs de quarante n'ont pas
réussi, un monde unique.

On ne respire pas dans un monde
unique, on gagne ou on perd.

On est compétitif, concurrentiel ou
rien du tout.

Dans le monde unique, on
augmente les cadences et on
diminue les prix.

On offre des dividendes et l'on
construit de meilleures prisons.

Quand je dis meilleurs, je parle des
murs.

Le monde unique est ascensionnel,

Sauf les claques !

Les premières grenades lacrymogènes s'abattent sur la foule.

Ce sont les nouveaux héros, les chevaliers de l'ordre, les nettoyeurs du globe.

Il est la tache rouge qui reste, le crabe sur le récif face à la marée noire.

Il vocifère faisant de furieux moulinets avec sa canne, il est Merlin, il arrêtera l'invasion.

Au vent du vide, un vent de rien du tout.

tout monte, rien ne redescend.

Sauf les claques. D'ailleurs ça commence.

Les cohortes d'un nouvel ordre, des breloques d'empire, revêtues de carapaces noires au plastron de Plexiglas foncent au travers des lambeaux fumigènes, la matraque en avant.

Ils fendent la foule comme des brise-glace, établissent un axe dont ils sont le fléau.

Pépé Vladimir en a trop vu, il délaisse le Leica.

Il ne bougera pas.

La vague le submerge.

Au vent du vide, un vent d'abîme.

Vive l'avenir

La vague a passé, l'a laissé seul sur place. Via del Fratelo.

Hou la la.

Et ce n'est pas facile, hou la la.
Vous qui l'avez connu, hou la.

Vous qui l'avez bien connu, hou la la.

Vous qui étiez de ses camarades.

Hou la la, c'est arrivé.
Ne soyez pas tristes.

Plus loin dans la rue, les manifestants fuyaient presque hors de portée de voix.

Vladimir s'est retourné, il a pivoté sans équilibre, comme ivre.

Vive l'avenir !

Vive l'avenir !

Le cœur, ce traître, c'est arrêté là.

Voilà, maintenant vous savez tout.

Vladimir est seul dans le chaos de la rue dévasté.

Dans sa tête, le silence est immense et serein.

Hou la la, on est là pour vous le dire.

Vous qui étiez de ses amis.

Vous qui êtes là par hasard.

Vladimir a senti que cela s'était arrêté

Et que cela ne faisait pas si mal que ça.

De toutes ses forces il a crié :

Encore une fois.

Certains l'ont entendu et se sont retournés.

Vladimir a fait sa crise cardiaque, seul, Via del Fratelo.

Il n'a pas eu peur et certains prétendent même qu'il a ri.

Le reste vous appartient.

Au vent qui se lève, le vent des
semailles

Au vent qui se lève, le vent des
tempêtes.